



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de CALVIÉ (Lucien), « Avant-propos. Pourquoi Gutzkow et la Jeune Allemagne ? », *Passé et Présent. 1830-1838*, GUTZKOW (Karl), p. 7-9

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-14208-9.p.0007](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-14208-9.p.0007)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2022. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

AVANT-PROPOS

Pourquoi Gutzkow et la Jeune Allemagne ?

En dehors d'un contemporain immédiat focalisé sur le double thème du passé nazi et du « Mur » et sur celui d'une société « multiculturelle » peut-être en voie de formation, le lecteur francophone intéressé par la littérature de langue allemande se dirige en général vers deux secteurs depuis longtemps fortement représentés dans les traductions, voire les fréquentes retraductions, dans l'édition française.

Le premier de ces secteurs, c'est le « temps de Goethe » (*Goethezeit*), c'est-à-dire la période de plus d'un demi-siècle, des années 1770 à 1830, du *Sturm und Drang*, dont le jeune Goethe fut le principal représentant, à la mort du même auteur en 1832. Ce « temps de Goethe », que Heine, en 1828, a appelé la « période artistique » (*Kunstperiode*), c'est celui d'un « classicisme » (*Klassik*, avec Goethe et Schiller) et d'un « romantisme » (*Romantik*, avec Novalis, les frères Schlegel, Tieck, etc.) dont les définitions chronologiques et thématiques ne coïncident pas avec celles de leurs homonymes français.

Le second de ces secteurs consiste surtout en quelques grands noms du vingtième siècle germanophone : la triade constituée par Kafka, Musil – ces deux-là « autrichiens », les guillemets étant pour le Pragois Kafka – et Brecht, avec aussi, en plus « démodés », les deux frères Mann et encore, sur un autre registre, un Ernst Jünger aussi hiératique que reptilien.

Entre ces deux ensembles paraît régner un vide un peu flou, celui d'un XIX^e siècle tardif et taillé étroit, entre les alentours de 1830 et 1914. C'est au point de départ chronologique, ou presque, de ce grand vide apparent, au lendemain de la révolution de Juillet à Paris, que se situe le texte de Karl Gutzkow dont la traduction et le commentaire sont proposés ici.

La révolution de 1830 n'est vue, en France, que comme une petite révolution, celle des « trois journées » dites « glorieuses » : petite révolution par rapport à la seule vraie et grande, celle de 1789 prolongée

jusqu'au coup d'État de Bonaparte en 1799, voire jusqu'à la chute de Napoléon en 1815, mais une révolution qui est tout de même, pour l'Europe, de la Grèce à la Pologne, en passant par la Belgique accédant à l'indépendance à l'égard des Pays-Bas, par l'Espagne et le Portugal, où s'affrontent conservateurs et libéraux, et par certains États italiens et allemands, une vraie révolution antidespotique au nom de la liberté, et d'abord de celle de la presse, et une révolution une fois encore entraînante, comme 1789 le fut.

Karl Gutzkow, presque complètement inconnu en France, sauf de quelques germanistes spécialisés, est l'écrivain le plus ferme, ou le moins incertain de la Jeune Allemagne dans ses convictions libérales et, parfois, révolutionnaires. Et celle-ci aussi demeure, y compris chez bien des germanistes, une *terra incognita*, alors qu'elle présente un incontestable intérêt politique, intellectuel et littéraire.

Cet intérêt, c'est celui, d'une part, de son « modèle » principal, dont Gutzkow parle longuement et plutôt positivement, Henri Heine, établi à Paris de 1831 jusqu'à son décès en 1856 et fier d'être tout autant un écrivain français en prose que ce qu'il fut d'abord, un poète allemand, le plus grand de tous, après peut-être Goethe. Et c'est celui, d'autre part, de la forte prégnance intellectuelle et politique de Hegel – qui fut le maître philosophique de Heine dans le Berlin du début des années 1820 – et de sa vaste et diverse école, comme on le verra dans le texte de Gutzkow et dans la présentation que nous en proposons.

Si l'on veut une preuve du grand intérêt intellectuel et politique de la Jeune Allemagne et de Gutzkow, on la trouvera, dans le texte traduit, dès la partie intitulée « La nouvelle formation » (*Die neue Bildung*), lorsque Gutzkow explique clairement – lui qui est parfois assez confus – le rôle éminent et positif de Heine et d'un autre intellectuel juif allemand, Ludwig Börne, dans le développement de la conscience politique en Allemagne.

Selon Gutzkow, en effet, ce sont Börne et Heine qui ont modifié d'heureuse manière, dès avant 1830 et par la suite, la conscience politique des Allemands, ou du moins d'une partie d'entre eux. En effet, Börne et Heine, « restés extérieurs au sentiment d'orgueil qui envahit la poitrine des Allemands lorsqu'ils eurent renversé la domination des Français [en 1813-1815], sobres, alors que nous nous exaltons, froids, alors que nous étions brûlants, [...] avaient, par rapport à l'exaltation

sentimentale, tous les avantages de la raison qui passe tout au crible » [VuG, p. 16¹]. Et Gutzkow de pousser plus loin et plus audacieusement son argumentation :

C'est du judaïsme et de lui seul, peut-être, que pouvait provenir une réaction aussi vraie et aussi louable contre notre idéologie [la « teutomanie » judéo- et francophobe], occupée à forger elle-même les chaînes d'un nouvel esclavage [le despotisme d'Ancien Régime plus ou moins intégralement maintenu dans la Confédération germanique à partir de 1815]. Les Juifs avaient été libres sous Napoléon et Heine et Börne pouvaient demander avec une amertume moqueuse ce que nous avons gagné depuis que nous l'avions vaincu [*ibid.*].

Saurait-on imaginer, aujourd'hui encore, plus vigoureuse et salutaire provocation ? Et pourtant, cette apparente provocation est fondée sur une réalité historique trop souvent laissée de côté, celle de Napoléon comme émancipateur des Juifs en Allemagne, le mérite des deux intellectuels juifs cités par Gutzkow, Heine et Börne, ayant été de l'affirmer clairement à des Allemands alors submergés par une puissante vague « teutomane », aussi judéophobe que gallophobe. Le crime inexpiable de Napoléon, aux yeux des « teutomanes » et de leurs émules, en effet, ce ne fut pas seulement l'occupation et la réorganisation, en particulier dans la Confédération du Rhin, ancêtre de la RFA *old style*, d'une bonne partie du Saint-Empire romain-germanique, mais ce fut aussi, et peut-être surtout, le fait d'y avoir émancipé civilement les Juifs.

1 Voir la liste bibliographique des sigles et abréviations utilisés dans les notes ou, pour des références brèves et sans commentaire, dans le corps du texte entre crochets droits.